

NATHALIE BABIN - GAGNON

# Vent noir

ROMAN




LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



**Vent noir**

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-25-0 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-62-2 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-63-9 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Nathalie Babin-Gagnon, 2012

Dépôt légal : BAnQ et BAC, quatrième trimestre 2012

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*

Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide apportée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

NATHALIE BABIN - GAGNON

# Vent noir

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



*À Philippe, Anémone, Violette et Théo.*





*La vie avait commencé rapidement  
pour ces deux-là et fut sans laisser  
d'amertume, mais de la compassion ;  
nulle désillusion, mais de la douleur.*

FRANCIS SCOTT FITZGERALD

*La Lie du bonheur*



L'été précédent



## L'ange noir

— Il est gentil ce garçon.

— Ouais.

— Pas très bavard mais serviable. Ce qu'il fait, personne voudrait le faire.

— Ça, c'est sûr, moi je le ferais pas en tout cas.

Serge et Francine observaient le jeune homme qui ramassait deux pigeons morts gisant sur la pelouse. Grand et mince, il s'habillait tout en noir : *t-shirt*, *jean*, bottes et long manteau de cuir. Une repousse foncée pigmentait son crâne rasé. Un nez fort et des yeux d'ébène opaques marquaient son visage basané aux traits durs. Il tenait les pigeons par les pattes et marchait à la façon d'un militaire, droit, avec assurance, mais à l'affût comme s'il était prêt à faire face à toute éventualité. Il souleva le couvercle du conteneur à poubelles et y jeta les pigeons. Il s'essuya les mains sur son *jean* et repartit en regardant de chaque côté, l'air soucieux. Il semblait vérifier si quelqu'un le suivait.

— C'est dégueulasse. En plus, il les prend à mains nues, frissonna Francine.

— C'est juste des animaux.

— Quand même... c'est quelque chose de mort. C'est fou, ça me vire à l'envers de voir une bête morte.

— C'est parce que tu es déconnectée de la nature, Francine. Va chercher la louve en toi et tu vas comprendre que cela fait partie du grand cycle de la vie.

— Grand fou, toi !

Francine lui donna une tape sur le ventre avant de retourner à son bureau. Elle sourit en chemin en pensant à Serge qui ne ratait jamais

une occasion de se moquer de son côté ésotérique féminin. C'est parce qu'il est jaloux, pensa-t-elle, mais elle n'oserait jamais le lui dire.

Ils pensent qu'ils vont réussir à m'attraper. Je sais qu'ils sont là, à me guetter. Ils me lâchent jamais des yeux. Crisse qu'ils sont niaiseux. Il me semble qu'ils ont des choses ben plus importantes à faire. Mais c'est moi leur cible. C'est moi qu'ils ont repéré. Je sais qu'ils m'appellent le crotté. Mais c'est les sportifs, les fils de riches qui ont des chars de fils de pute qu'ils devraient coincer. Ils devraient les arrêter tout de suite parce que c'est eux qui vont faire des saloperies tantôt. Ils ont l'air sans reproche comme ça, mais ils sont pitoyables, des lâches. Les profs pis les *boss* les écoutent, les protègent, les trouvent beaux pis fins. Je le sais parce qu'ils m'écoeurent. Mais c'est moi que les bœufs surveillent. Ils sont pas intelligents. Ils pensent que les pigeons, c'est un accident. Ils savent rien, même s'ils me surveillent tout le temps. Je les sens, je les vois s'ils essaient de se cacher. Je les repère à travers leur camouflage. Man, c'est pas parce que tu t'habilles en noir ou que t'engages une fille qui a l'air d'une punk pour me suivre que tu vas m'avoir. Je suis un vrai chasseur pis je réussis à faire ce que je veux, sans que tu me voies. C'est moi le plus fort. C'est moi qui comprends la *game* pis la société.

Le lendemain matin, devant la machine à café, Francine et Serge se retrouvèrent de nouveau à observer le commis effectuer sa triste besogne.

— Il me semble qu'il y a beaucoup de pigeons morts, ces temps-ci.

— Peut-être qu'on les voyait moins avant... ou que quelqu'un d'autre les ramassait pour pas heurter les âmes féminines sensibles.

— Ah ! Arrête donc avec tes moqueries.

Francine ressentait un malaise de plus en plus incommodant devant ce grand jeune homme. Elle avait l'impression qu'il jouait à l'espion, comme un gamin, quand il lançait des regards rapides, soupçonneux, de tous côtés, pendant qu'il jetait les oiseaux dans le conteneur. Étrangement, la tâche semblait lui plaire.

Des vitres miroir recouvraient la façade de l'édifice gouvernemental où travaillaient Francine et Serge. Elles reflétaient le champ d'en face et le ciel. L'effet trompe-l'œil leurrait les oiseaux qui s'écrasaient contre le métal poli. Cette conséquence n'avait pas été prévue par les architectes au moment de la construction de l'édifice dans ce coin perdu du nord de la ville, dans les années 1970. L'étude du phénomène permit de constater qu'il se produisait surtout au printemps, au moment de la migration des oiseaux. Il en mourrait une trentaine et une soixantaine d'autres se blessaient. Au fil de l'été, les collisions se résorbaient, comme si les volatiles finissaient par saisir que ce miroir n'était pas un prolongement de leur espace de vol.

— C'est quand même bizarre qu'il y ait autant de pigeons morts en juillet. D'habitude, ils restent sur le dessus de l'édifice. On les voit se tenir en rangées là-haut. Pourquoi ils volent jamais vers les fenêtres pis, tout d'un coup, ils se mettent à mourir, ne put s'empêcher de demander Francine.

Qu'est-ce que c'est un pigeon mort ? C'est inutile un pigeon, c'est de la marde, c'est même pas intelligent, c'est pas important. Comme les sportifs, les étudiants, les jeunes en général, c'est de la marde, sont pas intelligents pis inutiles. Ils sont mieux morts. Mais les gars réussissent à convaincre du monde qu'ils sont extraordinaires, qu'ils sont les meilleures personnes de la terre. Il y a des gens qui se font prendre. Ils les trouvent bons pis les gars sont contents. Les filles, les hosties de filles, se font aussi avoir par les pas bons. Crisse qu'elles sont niaiseuses. Moi, je me fais pas avoir. Je les vois les hosties de combines plates des sportifs, des jeunes, des étudiants. Il faut juste s'en débarrasser, les éliminer...

— Je te l'ai dit : on devait pas les remarquer avant, s'impacienta Serge. Il surveillait avec indulgence les agissements de son protégé. Francine l'énervait d'insister sur des broutilles.

— Il faisait quoi avant, ce gars-là ?

— De l'entretien ménager dans un resto.

Francine fit une moue de dédain.

— Il ramassait les poubelles et lavait les toilettes, quoi ! ajouta Serge.

— Ça va, j'ai compris !

— Et avant ça, je pense qu'il travaillait dans une boucherie.

— C'est vrai que pour être commis de bureau ici, il faut juste un secondaire cinq...

Serge tut cependant les raisons du congédiement du jeune homme du restaurant. Il avait décidé de l'engager pour lui donner une seconde chance. Jamais Serge n'aurait avoué avoir un béguin pour lui, même si plusieurs dans le bureau le soupçonnaient. C'était fatigant. À partir du moment où tu assumais ton homosexualité, tout le monde croyait que tu craquais pour tous les gars, surtout ceux au début de la vingtaine, forts et vigoureux. Le commis de bureau dégageait une énergie troublante qui attirait Serge. Il connaissait peu les gothiques, les adeptes de *heavy metal* ou les *punks* et le jeune homme lui semblait être un croisement indéfini des trois mouvements. L'après-midi, quand il répartissait le courrier et déposait une enveloppe sur son bureau, Serge zeyeutait son corps athlétique. Il ne pouvait toutefois pas apercevoir ses fesses, cachées sous son long manteau de cuir noir. Mais il s'amusait à l'imaginer portant un pantalon de cuir troué au postérieur. Serge se voyait glisser ses mains sous le manteau pour lui triturer les miches, puis le jeune homme lui attachait les poignets au montant de sa chaise et lui caressait la croupe. Serge gémissait en s'offrant à quatre pattes... Souvent, une érection perturbait ses pensées et il devait se maîtriser pour ne pas attirer l'attention de ses collègues.

Il dissimula à Francine et aux autres employés que le commis avait été congédié de son précédent emploi après avoir agrippé trop fort le bras d'une collègue ; le tout dégénéra en bataille avec un garçon voulant défendre l'agressée. Une salope, lui avait expliqué le jeune homme, qu'il connaissait depuis l'école primaire et qui jouait à la sainte nitouche en refusant ses avances. Serge ressentit de l'empathie pour lui. Il était disposé à l'embaucher, pourvu que cet écart de



conduite ne se reproduise pas, l'avait-il averti en le dévisageant par-dessus ses lunettes de presbyte. À son avis, une récurrence s'annonçait peu probable. L'édifice était bourré de fonctionnaires féminines de plus de quarante ans et la relève d'été se composait d'une boutonneuse de vingt-quatre ans, dont le sourire était saccagé par des broches, et d'une grassouillette qui portait toujours des robes camisoles mettant en évidence la chair molle et tremblante de ses triceps. Répugnant, pensait Serge, surtout quand des cernes de sueur se formaient sous ses aisselles pendant l'heure du lunch passé à l'extérieur avant de rentrer dans le confort de l'air climatisé. Le nouveau commis ne s'intéresserait pas à ces laiderons, selon lui.

— Je t'engage à condition que tu fasses pas de bêtises.

— Oui monsieur, je vous promets, avait-il répondu, penaud.

Serge le trouva « croquable ».

— Je le trouve quand même étrange, insista Francine.

— Écoute, c'était pas dans ses tâches de ramasser les pigeons, mais c'est super généreux quand même.

— Je t'écoute, toi, tu le trouverais pas à ton...

— Bon, Francine, ça va pas virer comme ça. De toute façon, tu sais que c'est pour toi que j'ai un béguin, mais je sais pas pourquoi, tu veux rien savoir de moi !

Les deux collègues s'esclaffèrent en pensant à leur très improbable union.

— N'empêche, il me regarde jamais en face quand je lui parle ou lui demande quelque chose.

— C'est de ma faute.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quand je l'ai engagé, je lui ai dit de faire attention à toi parce que t'étais un genre de louve des SS pis que tu pouvais nous faire marcher au fouet si quelque chose te déplaisait.

— T'as pas dit ça !

Livrer du courrier, transporter des colis, ouvrir des boîtes, placer des crayons, crisse que c'est plate ! Pourquoi je fais ça, moi, au lieu de rester couché ? Ah ! oui, c'est pour avoir de l'argent. Mais de l'argent, je peux toujours en voler à la vieille. L'argent que je gagne icitte, je sais déjà ce que je vais faire avec.

Plus tard dans la journée, Serge lança au commis, au moment où il passait devant son bureau :

— Pourrais-tu me faire un inventaire complet de la papeterie, s.v.p. ? Il faut déjà passer les commandes pour septembre. Et aussi changer l'encre de l'imprimante de Ghislaine, celle qui est au poste cinq. Je pense que t'es bon avec les ordinateurs aussi.

— Un peu monsieur.

— Arrête donc de m'appeler monsieur. C'est Serge, mon nom, pas monsieur.

— ...

— Bon ensuite, tu reviendras ici, je veux te montrer le problème que j'ai avec mon nouveau programme avant d'appeler un technicien. Je crois que tu vas être capable de m'aider.

— Peut-être, monsieur Serge, mais je suis pas si bon que ça.

« Monsieur Serge », c'était un début de rapprochement, se consola-t-il.

— Arrête donc de te dévaloriser, je t'ai vu réparer l'ordinateur de Martine l'autre jour. T'es pas mal bon, l'encouragea Serge. En plus, je te remercie pour les pigeons, sans toi, je sais pas ce qu'on ferait.

Il me fait chier avec ses manières de tapette. Je suis bon, pas mal bon. C'est pas à moi que tu dois le dire, mais à eux. Ils sont aussi ici à me

surveiller, mais ils vont voir que je fais bien ma job. Pis si je les ramasse les hosties de pigeons, c'est pour leur faire croire que je suis un gars correct pis qu'ils me lâchent.

À son premier jour de travail, il remarqua les pigeons juchés en haut de l'édifice de quatre étages. Ils passaient la journée à attendre l'occasion de descendre pour récupérer quelques déchets comestibles laissés par des humains négligents. Il eut l'idée de s'en servir pour s'entraîner. Il vint le soir vers minuit. Il bifurqua et emprunta différentes rues, fit un bout sur l'autoroute pour les semer parce qu'il savait que les policiers étaient toujours à ses trousses. Il voulait avoir la paix et développer son habileté à leur insu. Le jour de l'accomplissement de son plan, sa dextérité surprendrait tout le monde. Les premières nuits, à la lueur des réverbères, il eut du mal à viser les oiseaux. Descendus du toit pour dormir sur les poubelles et sur l'asphalte de la ruelle, ils reposaient paisiblement, la tête retournée, enfouie entre les ailes. Ses coups dévièrent n'importe où et firent fuir les pigeons en panique, dans tous les sens, tant il était excité de s'exercer enfin sur de vraies cibles. Il dut les traquer sans bruit, derrière l'édifice et sur la pelouse. La plupart remontèrent sur le perchoir en haut du bâtiment. À la cinquième nuit, il réussit à se dominer et toucha son premier pigeon. En s'approchant, il constata qu'il n'était pas mort et courait en battant pathétiquement des ailes pour s'envoler. Il l'acheva. Il sentit la force et l'assurance monter en lui. Il campa bien son pistolet dans sa main, en visa un autre et l'abattit cette fois d'un seul coup. Par la suite, il en tua deux par nuit. En descendre plus risquait d'attirer l'attention.

La troisième semaine, il tenta de viser les quelques pigeons demeurés en haut de l'édifice pendant la nuit. Une des balles effleura le parapet. Il eut des sueurs froides. Et si jamais il était démasqué? Mais en raison de la hauteur, personne ne le remarquerait. Il continua à abattre ceux restés au sol. Au bout de quatre semaines, comme il était devenu infallible, il quitta son travail. Il n'y avait plus de raisons de se faire chier, estima-t-il.

Le lundi matin, sa mère téléphona à Serge pour lui dire que son fils avait trouvé un autre emploi. Il commençait le jour même et était trop

occupé pour l'appeler. Serge lui demanda où il irait travailler et elle balbutia « dans une station-service ». Il s'occuperait de la caisse. Serge savait qu'elle mentait. Il soupira et lui dit qu'il enverrait par la poste le chèque de sa dernière semaine de travail. Il ajouta être déçu de sa décision, car il avait été apprécié pendant son court séjour parmi eux. Elle avait un bon fils et pouvait en être fière. Vraiment habile en informatique et avec Internet, il avait aussi été serviable de ramasser les pigeons morts alors que ce n'était pas inclus dans sa description de tâches. La mère le remercia poliment sans trop comprendre de quoi il parlait.

## Table des matières

L'été précédent.....	II
La journée du plan .....	12I
Les jours, les semaines et les mois suivants .....	18I
Un an plus tard.....	26I

*Vent noir*

de Nathalie Babin-Gagnon  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en octobre deux mil douze.